

Lettres de saint Bruno

(traduction du R.P. Dom André Poisson]

I. A RAOUL LE VERD PRÉVÔT DU CHAPITRE DE REIMS

1. Au vénérable Seigneur Raoul, prévôt de Reims, dans un esprit de charité très pur, Bruno adresse ses salutations.

En toi brille la fidélité d'une vieille et solide amitié, d'autant plus remarquable et plus digne de grands éloges qu'il est plus rare de la rencontrer parmi les hommes. En dépit de la distance et du temps qui ont séparé nos corps, jamais ton affection n'a pu se détacher de son ami. L'extrême douceur des lettres dans lesquelles tu m'as redit la tendresse de ton amitié, les larges bienfaits prodigués à ma personne comme au frère Bernard à cause de moi, et bien d'autres signes encore, tout cela en rend témoignage. Ma reconnaissance n'est certes pas à la hauteur de ce que tu mériterais, mais elle jaillit de la source limpide de l'amour, en réponse à tant de bonté.

2. Un voyageur, suffisamment sûr en d'autres occasions, est parti voici déjà longtemps porteur d'une lettre que je t'adressais : comme il n'a pas encore reparu, il me semble justifié d'envoyer l'un des nôtres mettre ta charité au courant de ce que je deviens. Par écrit je n'y puis suffire ; de vive voix il le fera plus en détail.

3. Sache ta dignité - cela ne te sera sans doute pas indifférent - que la santé du corps est bonne (puisse-t-il en être de même pour l'âme) ; tout ce qui concerne l'extérieur va à souhait. Mais vraiment j'attends dans une prière instante un geste de la divine miséricorde qui guérisse toutes mes misères intérieures et comble mon désir.

4. Je suis en Calabre avec des frères, hommes religieux dont certains fort cultivés, qui montent fidèlement une garde sainte dans l'attente du retour de leur maître pour lui ouvrir dès qu'il frappera. J'habite un désert de tous côtés éloigné des habitations. Son charme, son air sain et tempéré, la plaine vaste et agréable qui s'allonge entre les monts, avec ses près verdoyants et ses pâturages en fleurs, comment en parler dignement ? La perspective des collines qui montent doucement de toutes parts, le secret des vallons ombreux, où abondent à plaisir ruisseaux, filet d'eau et sources, qui oserait les décrire ? Sans compter les jardins bien arrosés et les vergers aux arbres variés.

5. Mais pourquoi m'attarder à tout cela ? Pour le sage autres sont les plaisirs, infiniment plus doux et plus utiles, parce que divins. Malgré tout, quand la rigueur de la discipline régulière et les exercices spirituels imposent des fatigues à l'esprit trop fragile, celui-ci trouve soulagement et repos dans ces agréments. L'arc, en effet, à demeurer sans relâche tendu, perd de sa force et n'est plus en état de servir.

6. Tout ce que la solitude et le silence du désert apportent à leurs amoureux d'utilité et de plaisir divins, seuls le savent ceux qui l'ont goûté.

Ici les hommes ardents peuvent autant qu'ils veulent rentrer en eux-mêmes et y demeurer ; faire pousser vigoureusement les vertus et se nourrir avec délice de fruits du paradis.

Ici on recherche activement cet œil dont le clair regard blesse l'époux d'amour , l'amour pur et transparent qui voit Dieu.

Ici nous presse un loisir fort occupé et nous nous immobilisons en une tranquille activité.

Ici pour la peine du combat Dieu donne à ses lutteurs la récompense attendue : la paix qu'ignore le monde et la joie dans l'Esprit Saint.

C'est elle la belle Rachel si élégante, la préférée de Jacob même si elle lui donnait moins d'enfants que Lia, plus féconde mais faible des yeux. Moins nombreux sont en effet les fils de la contemplation que ceux de l'action ; pourtant Joseph et Benjamin sont préférés par leur père à leurs autres frères.

C'est elle la meilleure part choisie par Marie et qui ne lui sera pas ôtée.

7. C'est elle la belle Sunamite, la seule vierge retenue en tout Israël pour serrer sur son sein le vieux David et le réchauffer.

Et toi, mon frère très cher, que ne l'aimes-tu par dessus tout de sorte que, saisi dans ses embrassements, tu brûles d'amour divin. Si jamais la tendresse pour elle naissait en ton âme, aussitôt cette séduisante et caressante trompeuse qu'est la gloire du monde te dégoûterait, les richesses chargées de soucis pesants pour l'esprit se trouveraient sans effort rejetées et les plaisirs te répugneraient, qui nuisent autant au corps qu'à l'âme.

8. Dans ta sagesse tu n'ignore pas qui a dit : *« Qui aime le monde et ce qui est dans le monde - c'est-à-dire le plaisirs de la chair, la convoitise des yeux et l'ambition - l'amour du Père n'est pas en lui »*. De même : *« Qui est ami de ce monde se fait l'ennemi de Dieu »*. Mais alors y a-t-il pire désordre, pareille manifestation d'un esprit dérégulé et déchu, attitude plus funeste ou plus lamentable que de se dresser contre celui dont la puissance est irrésistible ou dont la justice s'exerce à coup sûr, et de vouloir lui déclarer la guerre ? Sommes-nous plus forts que Lui ? Aujourd'hui sa bonté nous invite sans se lasser à la pénitence , mais cela veut-il dire qu'il ne finira pas par punir l'injure commise en le méprisant ? Quoi de plus à l'envers, d'aussi opposé à la raison, à la justice, à la nature que d'aimer la créature plus que le créateur , de poursuivre les biens passagers plus que ceux de l'éternité, ceux de la terre plus que ceux du ciel ?

9. Que faire alors, ô très aimé ? Que faire sinon croire aux conseils divins, croire à la Vérité qui ne peut tromper ? Elle donne en effet cet avis à tout le monde : *« Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau et moi je vous soulagerai »* N'est-ce pas une peine affreuse et inutile d'être tourmenté par ses désirs, de sans cesse se meurtrier aux soucis et aux angoisses, à la crainte et à la douleur qu'engendrent ces désirs ? Quel fardeau plus lourd que celui dont le poids abaisse l'esprit du faîte de sa sublime dignité vers les bas-fonds en pure injustice ? Fuis donc, ô mon frère, fuis tous ces troubles et ces inquiétudes et passe de la tempête de ce monde au repos et à la sécurité du port.

10. Tu connais dans ta prudence ce que nous dit la Sagesse elle-même : *« Qui ne renonce pas à tout ce qu'il a ne peut être mon disciple »*. Qu'il soit beau, utile, agréable de demeurer à son école sous la conduite du Saint Esprit et d'y apprendre la philosophie divine, qui seule rend vraiment heureux, qui ne le verrait ?

11. Il est donc pour toi de la plus haute importance d'examiner la situation en toute sagesse et prudence. Si l'amour de Dieu pour toi ne t'attire pas, si l'attrait de telles récompenses ne t'ébranle pas, laisse-toi au moins contraindre par la peur d'un châtement inéluctable.

12. Tu sais quel engagement te lie et envers qui. Tout-Puissant et redoutable est celui à qui tu as fait vœux de te donner en offrande agréable à ses yeux : tu n'as pas le droit de lui manquer de parole et tu n'y as pas intérêt car il ne peut souffrir qu'impunément on se moque de lui.

13. Tu te souviens, toi que j'aime. Nous étions un jour tous deux en compagnie de Foulcoie le Borgne dans le petit jardin attenant à la maison d'Adam, où je logeais alors. Les plaisirs trompeurs, les richesses périssables de ce monde et les joies de la gloire sans fin, me semble-t-il, occupèrent un moment la conversation. Alors, enflammés du divin amour, nous avons promis, nous avons fait vœux et nous avons décidé de quitter sans délai le siècle fugitif pour nous mettre en quête des réalités éternelles et de recevoir l'habit monastique. Tout ceci eût été bientôt fait si Foulcoie n'était pas alors parti à Rome ; nous en avons remis l'exécution au temps de son retour. Il tarda ; d'autres motifs entrèrent en jeu ; le courage se refroidit ; la ferveur se dissipa.

14. Que faire alors, bien-aimé, sinon te libérer au plus vite d'une telle dette, si tu ne veux pour punition d'un manque de parole aussi grave et aussi prolongé encourir la colère du Tout-Puissant et par là des supplices atroces ? Quel grand de ce monde en effet laisserait impunément l'un quelconque de ses sujets de léser d'un don qu'il lui a promis, surtout s'il attache à celui-ci une valeur exceptionnelle ? Aussi prête foi non à mes paroles, mais à celles du prophète ou plutôt à celles de l'Esprit-Saint : *«Faites de vœux et acquittez-les au Seigneur votre Dieu, vous tous qui apportez des dons autour de lui : il emplit de terreur, il coupe le souffle aux princes, il emplit de terreur les rois de la terre »*. Tu entends le Seigneur, tu entends ton Dieu ; tu entends celui qui emplit de terreur et qui coupe le souffle aux princes ; tu entends celui qui emplit de terreur les rois de la terre. Pourquoi une telle insistance du Saint-Esprit, sinon pour te presser d'accomplir le vœu que tu as promis ? Pourquoi n'acquitter qu'à regret ce qui n'entraînera ni perte ni diminution de tes biens ? C'est toi qui y trouveras le plus d'avantage et non celui à qui tu acquitteras son dû.

15. Que ne te retiennent donc pas les richesses trompeuses incapables de repousser la misère, ni l'éclat de la charge de prévôt que l'on ne peut exercer sans mettre l'âme en grand danger. Tu te trouves en effet établi serviteur du bien d'autrui et non son propriétaire ; si tu le détournes à ton usage personnel - ne te fâche pas de mes propos - c'est odieux autant qu'injuste. Si le luxe et le faste t'attirent et que tu entretiennes un grand train de maison, ne vas-tu pas être obligé de suppléer à l'insuffisance de tes biens honnêtement acquis en trouvant moyen d'enlever aux uns ce que tu donnes aux autres ? Ce n'est là ni faire le bien ni se montrer généreux, car rien n'est généreux qui ne soit juste aussi.

16. J'aimerais voir ton amour convaincu d'une chose encore. Monseigneur l'archevêque a grande confiance en tes conseils et prend volontiers appui sur eux. Il est facile de donner des conseils dont tous ne sont pas justes ou utiles et la pensée des services que tu lui rends ne doit pas t'empêcher de donner à Dieu la tendresse que tu lui dois. Cette tendresse, elle, plus elle est juste, plus elle est utile.

Oui : qu'y a-t-il d'aussi juste et d'aussi utile, autrement dit qu'y a-t-il dans la nature humaine de si profondément enraciné et si profondément adapté que d'aimer le bien ? Et y a-t-il un être autre que Dieu dont la bonté soit comparable à la sienne ? Que dis-je : y a-t-il un autre bien que Dieu seul ?

Aussi, devant ce bien dont l'incomparable éclat, la splendeur et la beauté se laissent pressentir, l'âme sainte est-elle brûlée du feu de l'amour : *«De tout mon être, dit-elle, j'ai soif du Dieu fort, du Dieu vivant ; quand donc viendrai-je voir la face de Dieu ?»*

17. Puisses-tu, frère, ne point faire fi de ce rappel amical. Puisses-tu ne pas faire la sourde oreille aux paroles de l'Esprit Saint. Puisses-tu, très aimé, donner satisfaction à mon désir et à ma longue attente : que cesse en mon âme le tourment des inquiétudes, des soucis et de la

peur qu'elle épreuve pour toi. Car, s'il t'arrivait - Dieu t'en préserve - avant d'avoir accompli ton vœu, de quitter cette vie, tu me laisserais en proie à une continuelle tristesse, sans la consolation d'aucune espérance, brisé.

18. C'est pourquoi je voudrais te fléchir par mes insistances : à l'occasion, par exemple, d'un pèlerinage à Saint Nicolas, sois assez bon pour venir jusqu'à moi. Tu verras celui qui t'aime d'un amour sans égal. Nous pourrions nous entretenir de vive voix de l'état de nos affaires, de notre forme de vie religieuse ainsi que de nos intérêts communs. J'ai confiance dans le Seigneur que tu ne regretteras pas d'avoir affronté les peines d'un tel voyage.

19. J'ai outrepassé les limites habituelles d'une lettre : ne pouvant t'avoir à mes côtés, je serai au moins resté plus longtemps avec toi tandis que je te causais.

Demeure à l'abri de tout mal, mon frère ; n'oublie pas mon conseil et porte-toi bien. Tel est mon vœu le plus ardent.

Envoie-nous la vie de Saint Rémi, je te prie, car il est impossible de la trouver par ici. Adieu.

II. A SES FILS DE CHARTREUSE

0. Lettre que notre vénérable Père Bruno écrivit en une solitude de la Calabre appelée La Tour et qu'il adressa de là à ses fils de Chartreuse.

1. À ses fils ardemment aimés dans le Christ, frère Bruno envoie ses salutations dans le Seigneur.

J'ai appris l'inflexible rigueur de votre observance sage et vraiment digne d'éloge, grâce au rapport détaillé et bienfaisant que m'en a fait notre trop heureux frère Landuin ; je l'ai entendu me dire votre saint amour et votre zèle inlassable pour la pureté de cœur et la vertu. De tout cela mon esprit exulte dans le Seigneur.

Oui, j'exulte, je me sens porté à louer le Seigneur et à lui rendre grâce et pourtant je soupire amèrement. J'exulte, c'est vrai, comme il se doit, de voir croître et porter fruit vos vertus, mais je souffre et je rougis de demeurer stérile et lâche, gisant dans la honte de mes péchés.

2. Réjouissez-vous donc, mes frères très chers, de votre bienheureux sort et de l'abondance des grâces que Dieu vous a prodiguées. Réjouissez-vous d'avoir échappé aux flots agités du monde, à tous leurs dangers et leurs naufrages. Réjouissez-vous d'être entrés en possession du repos et de la sécurité, ayant pu jeter l'ancre au port le plus caché. Beaucoup voudraient y parvenir ; beaucoup même font effort pour cela sans jamais y arriver ; beaucoup enfin, après l'avoir atteint, n'y sont pas admis parce qu'à aucun d'eux le ciel ne l'a accordé.

Aussi, mes frères, soyez-en sûrs et certains : qui a joui de ce bonheur si désirable et vient à le perdre pour une raison ou pour une autre, en éprouvera une peine continuelle, s'il a quelque souci du bien de son âme.

3. À votre propos, mes bien-aimés frères laïcs, je dis : « *Mon âme glorifie le Seigneur* », car je vois sa miséricorde sans mesure reposer sur vous, quand j'entends parler votre Prieur et Père très aimant, qui est si fier et si heureux de vous.

Je suis plein de joie, moi aussi, de voir pour vous, qui ne savez ni lire ni écrire, le Dieu Tout-Puissant écrire de son doigt en vos cœurs l'amour et la connaissance de sa loi sainte. Oui : vous montrez en acte ce que vous aimez ou ce que vous connaissez lorsque vous pratiquez en toute prudence et générosité la véritable obéissance. Il est évident alors que vous savez recueillir le fruit infiniment doux et plein de vie de ce que Dieu écrit en vous.

Cette véritable obéissance que vous pratiquez est l'accomplissement des vœux de Dieu ; en même temps elle donne accès à la soumission complète selon l'Esprit, dont elle est le signe distinctif. Elle ne peut exister sans beaucoup d'humilité et une exceptionnelle abnégation. Toujours l'accompagnent un amour très pur du Seigneur et une authentique charité pour les autres.

4. Demeurez donc, mes frères, là où vous êtes parvenus, et la bande malsaine de ces quelques laïcs inconsistants, fuyez-la comme la peste. Ils répandent partout leurs bouts de papier, murmurant des choses qu'ils ne comprennent ni n'aiment et que de leurs paroles et de leurs actes ils contredisent. Oisifs et gyrovagues, ils se font détracteurs de quiconque mène une vie bonne et religieuse. Ils s'estiment dignes d'éloges s'ils ont diffamé ceux qui en méritent, eux à qui l'obéissance et toute discipline sont odieuses.

5. J'ai voulu garder près de moi frère Landuin à cause de ses graves et nombreuses infirmités. Mais pour lui il n'est pas question de retrouver loin de vous la santé, la joie, la vie ni rien qui vaille, et il n'a pas accepté. Ses larmes abondantes pour vous, ses soupirs répétés témoignaient hautement combien vous comptez pour lui et de quel amour sans faille il vous chérit tous.

Aussi n'ai-je pas voulu le forcer pour ne blesse personne : ni lui ni vous qui m'êtes si chers en raison de vos vertus.

Mais alors, frères, je vous avertis très franchement, je vous supplie, j'insiste : manifestez en acte l'amour que vous nourrissez en vos cœurs pour lui, votre prier et père très cher ; avec délicatesse et attention procurez-lui tout ce qu'exigent ses diverses infirmités. Il est possible qu'il refuse ces services affectueux et qu'il préfère mettre en danger sa santé et sa vie plutôt que de manquer en quelque chose à la rigueur de l'observance. Il n'est pas question d'accepter cela. Peut-être aurait-il honte, lui le premier de la communauté, de se trouver le dernier sur ce point, et craindrait-il que par sa faute l'un de vous tombe dans le relâchement, mais, à mon avis, il n'y a rien à craindre de ce côté-là. Ne voulant pas cependant que vous soyez privés de cette grâce, je vous autorise à tenir ma place de sorte que vous puissiez en tout respect l'obliger à accepter ce que vous lui donnerez pour sa santé.

6. Pour moi, frères, sachez-le : après Dieu je n'ai qu'un désir, celui d'aller vous voir. Dès que je pourrai je le réaliserai avec l'aide de Dieu. Adieu.

© *Monastère de la Grande Chartreuse*